



Lire - Luc 19,28-21,38

Cette dernière section traitant du ministère de Jésus se situe tout entière à Jérusalem. La montée vers la ville sainte, commencée au verset 9,51, et occupant donc pas moins de 10 chapitres sur 24, s'achève par un verset qui forme inclusion avec le premier (19,28), enserrant ainsi toute la partie centrale de l'évangile et manifestant tout le dynamisme de la construction lucanienne.

L'introduction à cette section est formée par le récit de l'arrivée de Jésus à Jérusalem (19,29-44), avec, comme symbolisant les deux faces de la ville sainte et pécheresse, son entrée messianique sous les acclamations (19,29-40) et sa lamentation sur la ville qui n'a pas «reconnu le temps où elle fut visitée» (19,41-44). C'est ce passage qui est plus particulièrement médité dans l'atelier de ce mois.

Cette séquence à Jérusalem, marquée par sa grande unité de lieu autour du Temple, peut se diviser en deux parties : d'une part, les enseignements de Jésus et les controverses qu'il suscite (19,45-21,4) ; et, d'autre part, son discours sur la ruine de Jérusalem et la fin des temps qui, en Luc, est adressé à tous (21,5-38).

La **première partie** (19,45-21,4) commence directement dans le Temple et va être logiquement initiée par sa purification (19,45-46), ainsi que par un sommaire de ce qui va suivre : «*il était journellement à enseigner dans le Temple*» (19, 47-48). Luc, suivant en cela Marc, place donc au début du ministère à Jérusalem, peu avant la Passion, l'épisode des vendeurs chassés du Temple – contrairement à Jean qui le situe tout au début de la vie publique (2,13-22) - ; il le traite rapidement, en lui donnant le sens d'une purification par Jésus du lieu où il va désormais enseigner.

Cette première partie, où «*le peuple*» est présenté comme favorable à Jésus et «*suspendu à ses lèvres*» (19,48), est scandée par les questions malveillantes des grands prêtres, des scribes et des anciens (20,1), de leurs «*espions*» (20,20) et de «*quelques Sadducéens*» (20,27), questions auxquelles Jésus répond directement – quoique souvent à la façon rabbinique, en posant une nouvelle question – ou par une parabole.

La première controverse (20,1-8) porte sur l'origine de l'autorité de Jésus – question d'autant plus brûlante que c'est précisément cette autorité personnelle, manifestée par Jésus dans ses enseignements et ses miracles, qui heurte prêtres et docteurs de la Loi. La question qu'en guise de réponse, leur retourne Jésus à propos de l'autorité de Jean Baptiste (20,3), les renvoie à leurs contradictions et, plus fondamentalement, à leur incompetence pour juger des envoyés de Dieu (20,7).

Jésus cependant prolonge sa réponse par une parabole (20,9-19), adressée au peuple (20,9), mais que prêtres et scribes prennent pour eux (20,19). Cette parabole dite «*des vignerons homicides*» conte, sur le mode allégorique, l'histoire du salut incessamment offert par Dieu, jusqu'à l'envoi de son «*fils bien-aimé*» (20,13). En même temps qu'est dénoncée l'indignité des chefs du peuple, la mort du Fils est prophétisée – et, plus discrètement, son relèvement, par la citation du psaume 118 (20,17) –, ainsi que la disparition dramatique de l'organisation religieuse et politique traditionnelle d'Israël (20,16.18).

La deuxième controverse (20,20-26), moins frontale, cherche à partir d'une question sur l'impôt, à attirer Jésus dans une querelle non plus religieuse mais politique. Les «*espions*» commencent par le flatter (20,21) pour mieux l'enfermer dans un dilemme : être infidèle à la loi de Dieu ou rebelle à l'autorité de l'empereur (20,22). Mais Jésus répond en dissociant clairement les deux domaines religieux et politique (20,25), tout en affirmant la prééminence de Dieu : à l'empereur on ne donne que de l'argent frappé à son image (20,24) ; à Dieu, c'est nous-même, créés à son image, que nous devons offrir.

La troisième controverse (20,27-40), après l'échec des deux tentatives précédentes, fait intervenir des Sadducéens, un groupe religieux très conservateur qui ne reconnaît que les cinq premiers livres de la Bible (la Torah) et, en conséquence, estime peu fondée la croyance en la résurrection des morts apparue plus tardivement. À partir d'un cas d'école parfaitement invraisemblable et se fondant sur une interprétation littérale de la loi du lévirat (Deutéronome 25,5-6), ils cherchent, par leur question faussement ingénue, à mettre en lumière l'absurdité de l'enseignement de Jésus sur le Royaume des



cieux (20,28-33). Réponse leur est apportée en deux temps : Jésus rectifie d'abord leur conception trop matérialiste de la résurrection, en précisant qu'il s'agit d'une vie et d'un état nouveaux où l'on devient «*pareil aux anges*» (20,34-36) ; puis, à l'aide d'une citation, empruntée précisément à la Torah, il montre que la fidélité même de Dieu à l'alliance suppose que la relation nouée avec les membres de son peuple ne soit pas rompue par la mort (20,37-38).

Tous ses opposants ayant été réduits au silence, c'est Jésus lui-même qui prend l'initiative de la quatrième controverse (20,41-44), ramenée à vrai dire à un monologue. Sa question, formulée à partir du psaume 110, l'un des grands psaumes messianiques, revient à interroger sur l'identité du Messie, appelé «*Seigneur*» par David (considéré traditionnellement comme l'auteur des psaumes), mais aussi désigné comme «*fil de David*». Aucune réponse n'est apportée, ni par les scribes, ni par Jésus qui ne peut encore révéler qui il est : pour le comprendre, il faut que le mystère pascal ait été traversé.

Cette première partie, dans le Temple, se termine par un double tableau contrasté, comme Luc aime les brosser. D'un côté, Jésus fait remarquer à ses disciples l'attitude des scribes (20,45-47) ; de l'autre, il attire leur attention sur l'offrande d'une pauvre veuve (21,1-4). Les scribes sont critiqués (comme cela avait déjà été le cas par exemple en 11,37-53) pour le caractère ostentatoire de leur piété : grands châles de prière, places au premier rang, longues prières publiques (20,46). À l'opposé, la veuve dépose furtivement son obole, sans être remarquée de personne (21,2). Mais plus encore que leur vanité, Jésus déplore la cupidité des scribes – Luc aborde ainsi pour la dernière fois le thème de l'argent, si important pour lui –, cupidité qui les conduit à «*dévorer les biens des veuves*» (20,47) ; et cette notation servant d'accroche au tableau suivant, il admire la générosité de la veuve capable de donner à Dieu «*tout ce qu'elle a pour vivre*» (21,4).

La **seconde partie** de cette séquence à Jérusalem (21,5-38) consiste en un discours de Jésus qui prend prétexte, comme en Marc et Matthieu, d'une remarque sur la beauté du Temple ; mais, fidèle à son plan d'ensemble, Luc n'indique pas qu'il se déroule hors de Temple ou de la ville (21,5-5). Ce discours dit «*eschatologique*», c'est-à-dire concernant la fin des temps, mêle des remarques sur la destruction de Jérusalem – qui ont été interprétées par les premières communautés comme prophétisant la prise de la ville par Titus en 70, où le Temple effectivement a été détruit – et des indications sur les étapes de la fin de l'histoire. Luc a redistribué les éléments reçus de Marc en deux ensembles : à la fin du voyage vers Jérusalem, un premier discours traitait du «*jour du Fils de l'homme*» (17,22-37), c'est-à-dire du jugement final ; ce second discours, plus développé et plus complexe, s'attache donc plutôt à présenter le déroulement des événements qui précéderont ce jour, moins d'ailleurs pour les décrire concrètement que pour raviver l'espérance des disciples et leur indiquer l'attitude spirituelle à garder : «*Veillez et priez*» (21,36). Il peut être divisé en deux grands ensembles : le récit, au demeurant peu circonstancié, des événements de l'histoire (21,8-28), et le commentaire qu'en donne Jésus à l'aide d'une parabole (21,29-36).

Le discours proprement dit commence par une mise en garde (21,8-9) contre de faux prophètes annonçant l'imminence de la parousie. Le chemin sera long jusqu'à la fin des temps et Jésus en précise les étapes dramatiques (21,10-27) : guerres et catastrophes naturelles (21,10-11), persécutions (21,12-19), chute de Jérusalem (21,20-24), catastrophes cosmiques (21,25-26).

Ces événements ne sont cependant pas simplement des épreuves à supporter. «*Il faut que cela arrive*» (21,9) : l'expression, empruntée à Daniel 2,28, indique qu'ils entrent dans le dessein de Dieu et tournent donc au bénéfice du croyant. «*Les guerres et les désordres*» (21,10-11) qui ponctuent l'histoire sont dus à des causalités humaines et naturelles qui n'ont pas à être interprétées. Mais, dans les persécutions (21,12-19), qui vont commencer de façon immédiate («*avant tout cela*», 21,12) et se prolonger au long des temps, les croyants se verront soutenus par le Christ leur donnant «*langage et sagesse*» (21,15) et protégés par Dieu (21,18). Quant à la ruine de Jérusalem (21,20-24), dont le siège et la chute sont décrits à l'aide d'expressions tirées des écrits prophétiques, elle prend sens dans la perspective biblique du châtement des péchés permettant un relèvement, mystère préfiguré par «*le temps des païens*» (21,24). (Tout ce passage développe des thèmes déjà présents dans la lamentation de Jésus sur Jérusalem, en 19,41-44, qui est plus particulièrement étudiée dans cet atelier.) Enfin, comme cela est aussi tradition-



nel dans l'Écriture, la fin des temps est précédée de signes cosmiques (21,25-26), comme si la création retournait au chaos initial, avant la venue du Fils de l'homme (21,27). La brièveté de cette mention, l'absence d'explications sur cette fin, montrent bien que la visée du discours ne se situe en fait pas là.

Dans le commentaire du discours (21,29-36), Jésus va préciser cette visée à l'aide d'une parabole (21,28-32), mais le verset conclusif a déjà donné la clé : «*Redressez-vous, car votre rédemption approche*» (21,28). De même que les bourgeons du figuier annoncent le printemps (21,30), de même tous les événements évoqués précédemment annoncent que «*le Royaume de Dieu est proche*» (21,31). Toutes les générations sont donc concernées (cf. 21,32) : la venue du Christ en gloire n'a pas à être renvoyée à la fin du monde, elle intervient dans chaque existence.

Il convient donc d'en tirer les conséquences spirituelles : les derniers versets (21,34-36) sont une exhortation à la vigilance et à la prière : le disciple, confronté aux difficultés et à la longueur du temps, est invité à ne pas désespérer devant ce que les premières communautés considéraient comme un retard de la parousie, et à ne pas relâcher sa ferveur.

La séquence à Jérusalem se clôt par deux versets (21,37-38), en inclusion avec 19,47-48, qui résument le ministère de Jésus situé exclusivement dans le Temple : c'est un ministère d'enseignement (il n'est plus fait mention de miracles à Jérusalem) qui lui attire les faveurs du peuple. Son arrestation toute proche va en paraître d'autant plus soudaine et brutale.

Méditer - L'entrée de Jésus à Jérusalem (Luc 19,28-44)

Ce passage est celui que nous vous proposons de creuser plus particulièrement pour cette étape de l'atelier biblique. Les expressions en italique et en couleur sont commentées sous le texte.

Concluant le voyage vers Jérusalem et ouvrant sur le ministère de Jésus dans la ville, terme de sa mission, le récit de son entrée solennelle dans la cité sainte, bien connu par la liturgie du dimanche des Rameaux, est un passage complexe, empli d'allusions à des textes de la Première Alliance, qui exprime le malentendu persistant sur la messianité de Jésus et prophétise sa Passion et son exaltation.

19 [28] Ayant dit cela, il *partait en tête*, montant *à Jérusalem*. [29] Et il advint qu'en approchant de Bethphagé et de *Béthanie*, près du *mont dit des Oliviers*, il *envoya deux des disciples*, en disant : [30] «Allez au village qui est en face et, en y pénétrant, vous trouverez, à l'attache, *un ânon* que *personne au monde n'a jamais monté* ; détachez-le et amenez-le. [31] Et si quelqu'un vous demande : Pourquoi le détachez-vous ? Vous direz ceci : C'est que *le Seigneur* en a besoin.» [32] Étant donc partis, les envoyés trouvèrent *les choses comme il leur avait dit*. [33] Et tandis qu'ils détachaient l'ânon, ses maîtres leur dirent : «Pourquoi détachez-vous cet ânon ?» [34] Ils dirent : «C'est que le Seigneur en a besoin.»

[35] Ils l'amènèrent donc à Jésus et, *jetant leurs manteaux* sur l'ânon, ils firent monter Jésus. [36] Et, tandis qu'il avançait, les gens *étendaient leurs manteaux* sur le chemin. [37] Déjà il approchait de la descente du mont des Oliviers quand, dans sa *joie*, toute la *multitude des disciples* se mit à louer Dieu d'une voix forte pour tous les miracles qu'ils avaient vus. [38] Ils disaient : «*Béni* soit celui qui vient, *le Roi*, au nom du Seigneur ! *Paix dans le ciel* et gloire au plus haut des cieux !»



[39] Quelques *Pharisiens* de la foule lui dirent : «Maître, *réprimande* tes disciples.» [40] Mais il répondit : «Je vous le dis, si eux se taisent, *les pierres crieront.*»

[41] Quand il fut proche, à la vue de la ville, il *pleura* sur elle, [42] en disant : «Ah ! si en ce jour *tu avais compris*, toi aussi, *le message de paix* ! Mais non, il est *demeuré caché* à tes yeux. [43] Oui, *des jours viendront* sur toi, où tes ennemis t'environneront de retranchements, t'investiront, te presseront de toute part. [44] Ils t'écraseront sur le sol, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi *Pierre sur Pierre*, parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu fus *visitée* !»

«*partait en tête*» : on retrouve la même attitude qu'au début de la marche vers Jérusalem. C'est tout ce verset 28 d'ailleurs, qui forme une inclusion avec 9,51, concluant ainsi la longue section de la montée vers Jérusalem qui occupe 10 chapitres sur les 24 que compte l'évangile selon Luc.

«*à Jérusalem*» : ce verset de transition conclut la marche, mais ouvre aussi la séquence suivante relatant le ministère de Jésus à Jérusalem. On sait l'importance de la Ville sainte pour Luc (cf. atelier n°2 du 10 janvier) qui la présente comme le but de l'activité missionnaire de Jésus, depuis sa première entrée dans le Temple pour sa présentation (cf. 2,38 ; et aussi 13,33). Mais il vient d'être précisé aux Douze que Jérusalem va devenir tout à la fois lieu de Passion et de Résurrection (18,31-33 ; cf. déjà 9,33 où, lors de la Transfiguration, Jésus parle de «*son exode qu'il devait accomplir à Jérusalem*», et 13,33-35).

«*Béthanie*» : si la bourgade de Bethphagé n'est indiquée que pour baliser de façon précise l'itinéraire suivi par Jésus, le nom de Béthanie renvoie à plusieurs mentions dans les Évangiles. On sait par Jean 11,1 que c'est «*le village de Marie et de sa sœur Marthe*». Luc a déjà parlé de ces deux femmes, recevant Jésus dans leur maison, dans un épisode qu'il est d'ailleurs seul à relater (10,38-42) ; mais s'il y cite bien les noms des deux protagonistes, il omet celui de leur village, car, selon la construction de son évangile, on est encore au début de la marche et donc bien loin de Jérusalem. Preuve, s'il en fallait, que cette «*montée vers Jérusalem*» autour de laquelle Luc a organisé toute la partie centrale de son récit, a un sens théologique et non historique ou géographique.

«*mont dit des Oliviers*» : cette indication est d'abord géographique et montre que le voyage est bien terminé : le mont des Oliviers, en effet, est tout proche de Jérusalem puisque Luc précise, au début des Actes des Apôtres, que la distance qui sépare cette colline de la ville n'excède pas ce qu'il est permis de parcourir le jour du sabbat où tout déplacement, on le sait, est interdit (Actes 1,12). Mais le mont des Oliviers est surtout, plus encore que la Ville elle-même, lieu de souffrance et de gloire. Le roi David y a fui lors de la révolte de son fils Absalom : «*David gravissait en pleurant la montée des Oliviers, la tête voilée et les pieds nus*» (2 Samuel 15,30), vêtu donc comme pour un deuil. Mais c'est aussi là que, selon le prophète Zacharie, se livrera le combat eschatologique, conclu par la victoire définitive du Seigneur et l'affirmation de sa royauté universelle : «*En ce jour-là, les pieds du Seigneur se poseront sur le mont des Oliviers qui fait face à Jérusalem vers l'Orient. Et le mont des Oliviers se fendra par le milieu, d'est en ouest, en une immense vallée... Et le Seigneur mon Dieu viendra, tous les saints avec lui*» (Zacharie 14,4-5). Jésus, nouveau David, va y vivre son agonie (Luc 22,39-44) et son ascension dans la gloire (Luc 24,50-51 ; Actes 1,9-12).

«*envoya deux des disciples*» : parallélisme frappant entre le récit des préparatifs de l'entrée à Jérusalem, et ceux du repas pascal relatés en 22,7-13 : même envoi de deux disciples ; même précision des consignes («*Vous trouverez à l'attache un ânon... Vous rencontrerez un homme...*» ; même référence à l'autorité de Jésus («*Le Seigneur en a besoin... Le Maître te fait dire...*»). C'est dire qu'ici aussi va se jouer quelque chose de fondamental où l'identité même de Jésus est en jeu.

«un ânon» : contrairement aux parallèles en Matthieu 21,5 et Jean 12,15, Luc ne cite pas l'oracle du prophète Zacharie qui annonce la venue d'un roi humble et victorieux tout à la fois : «*Exulte avec force, fille de Sion ! Crie de joie, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi vient à toi : il est juste et victorieux, humble, monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse*» (Zacharie 9,9). Peut-être parce qu'il suit Marc qui ne cite pas non plus l'oracle. Sans doute parce qu'à la différence de la communauté judéo-chrétienne de Matthieu – pour laquelle celui-ci multiplie les «oracles d'accomplissement», dans le but de bien montrer que Jésus est le Messie annoncé par les Écritures –, la communauté de Luc était d'origine païenne et donc moins familière des écrits prophétiques et moins sensible à ce type de démonstration. Il faut cependant noter que, si l'humilité du roi annoncé par Zacharie se manifeste dans le fait qu'il choisisse un petit âne, l'âne – et surtout l'ânesse – n'en était pas moins, aux débuts d'Israël, la monture des prophètes (cf. Balaam et son ânesse, Nombres 22,1s), des princes et des juges (Genèse 49,11 ; Juges 5,10 ; 10,4 ; 12,14), et même des premiers rois (1 Rois 1,38).

«*que personne au monde n'a jamais monté*» : rappel de l'épisode du livre de Samuel où l'arche d'alliance est transportée sur «un chariot neuf» tiré par deux vaches «qui n'ont pas porté le joug» (1 Samuel 6,7). L'usage est en effet de prendre pour le culte des objets neufs et des animaux qui n'ont encore été utilisés pour servir l'homme (cf. Nombres 19,2 ; Deutéronome 21,3 ; 2 Rois 2,20...) Ici Jésus n'est donc pas seulement comparé aux premiers rois – avant qu'ils n'imitent les rois païens, en ayant eux aussi chars et chevaux – ; il est identifié à la Présence de Dieu au milieu de son peuple qui était figurée par l'arche d'alliance (cf. Exode 40,1-35 ; 1 Rois 8,1-12).

«*Le Seigneur*» : il ne s'agit pas de la simple formule de politesse ou de respect qu'utilisent certains interlocuteurs de Jésus, mais bien du titre qui affirme sa royauté messianique. Paul en explicite le caractère plénier dans l'hymne de l'épître aux Philippiens 2,9-11 : «*Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout Nom pour que (...) toute langue proclame de Jésus-Christ qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père*» (2,9-11). En Luc, ce titre n'est appliqué à Jésus par lui-même que dans ce seul verset.

«*...les choses comme il leur avait dit*» : l'insistance de Luc qui répète, mot à mot, au style direct du récit

(v. 31-32) ce qui a été dit au style indirect de l'ordre (v. 30-31), montre la prescience de Jésus qui, non seulement donne un signe, mais en détaille les conditions d'accomplissement. La répétition du dialogue entre les disciples et les propriétaires de l'ânon n'est pas un doublon, mais vise à en souligner l'aspect prophétique.



«*jetant leurs manteaux*» : c'est un cortège triomphal qui entre à Jérusalem, beaucoup de détails des versets 35-38 étant empruntés aux rites d'intronisation des rois.

«*...étendaient leurs manteaux*» : c'est ce que font les compagnons de Jéhu (2 Rois 9,13), après qu'il a été oint par le prophète Élisée «*comme roi sur le peuple d'Israël*», à la place d'Achab. L'image évoque donc quelqu'un qui, non seulement a reçu une onction toute particulière, mais encore qui a reçu mission, de la part du Seigneur, de remplacer un roi impie et sanguinaire et de fonder une nouvelle dynastie.

«*joie*» : la joie est de façon générale un signe de la venue du Messie. Ici elle renvoie, ainsi que plusieurs autres allusions, au récit de l'intronisation de Salomon, comme successeur du roi David : «*Ils mirent Salomon sur la mule du roi David et ils le menèrent à Gihôn. (...) On sonna du cor et tout le peuple cria : 'Vive le roi Salomon !' Puis tout le monde monta à sa suite et le peuple manifestait une grande joie, avec des clameurs à fendre la terre*» (1 Rois 1,38-40). Plus que Jéhu, roi d'Israël qui va se montrer aussi impie que ses prédécesseurs, c'est donc la figure idéale de Salomon, le roi de paix (son nom est formé sur la même racine que *shalom*, la paix),



qu'évoque ce passage, par l'ânesse royale, la descente à la source qui se trouve en bas du mont des Oliviers, les cris et les manifestations de joie du peuple...

«la multitude des disciples» : il n'y a pas chez Luc, comme dans les passages parallèles des autres évangiles, «des gens en très grand nombre» (Matthieu 21,8-9) ou «une foule nombreuse» venue à sa rencontre avec des branches de palmiers (Jean 12,12-13). Il souligne ainsi, une fois de plus, l'attitude de refus de la Ville sainte dont personne ne sort (contrairement à Jean 12,13) pour acclamer Jésus. Seuls les disciples escortent leur roi. Ce sont eux qui réalisent immédiatement l'oracle de 13,35 : «Oui, je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce qu'arrive le jour où vous direz : 'Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !' » ; contrairement à Jérusalem (on peut rapprocher l'apostrophe : «Jérusalem, Jérusalem, toi qui tués les prophètes...» de 13,34-35 de la lamentation sur la ville, qui va suivre en 19,42-44), ils reconnaissent en Jésus l'envoyé de Dieu et sont dans la louange (comme les bergers, en 2,20, à la première manifestation du Messie, sa naissance à Bethléem) : ils sont donc bien une «multitude» puisqu'ils représentent tous les croyants.

«Béni soit...» : les quatre évangiles, dans les récits parallèles (Matthieu 21,9 ; Marc 11,9 ; Jean 12,13), citent, en guise d'acclamation, un verset du psaume 118, le psaume qui accompagnait la procession vers le Temple, lors de la liturgie de la fête des Tentes (cf. Lévitique 23,33-36.39-43). Mais Luc se distingue en omettant la demande du verset 25 du psaume, citée en hébreu par les autres évangélistes : «*Hosanna !*» («Donne le salut»), pour ne garder que la bénédiction du verset 26.

«le Roi» : encore une addition originale de Luc, au milieu de la bénédiction, alors que Matthieu 21,9 a : «*Fils de David*» ; Marc 11,10, plus développé : «*Béni soit le Royaume qui vient, de notre père David*» ; et Jean 12,13 : «*le roi d'Israël*». Cette sobriété du titre, bien présent cependant, est à mettre en relation avec la péricope précédente qui clôt la séquence du voyage vers Jérusalem : en 19,11, Luc note qu'à l'approche de Jérusalem, «*on pensait que le Royaume de Dieu allait apparaître à l'instant même*» ; contre cet espoir de l'avènement immédiat du royaume messianique et contre l'idée même d'un messianisme royal triomphant, Jésus a mis en garde en racontant la parabole des mines où il est question d'«*un homme de haute naissan-*

ce» qui «*se rend dans un pays lointain pour recevoir la dignité royale et revenir ensuite*» (19,12). C'est dire que l'investiture royale lui sera conférée ailleurs et autrement : non par les disciples ou la foule, pour ce monde-ci ; mais par Dieu lui-même qui, de ce même mont des Oliviers, l'emportera dans la gloire (24,50-51). L'intronisation royale de Jésus arrivant à Jérusalem n'est qu'une préfiguration de la véritable intronisation du Christ ressuscité dans la Jérusalem céleste.

«Paix dans le ciel» : la paix, comme la joie, est un attribut de l'ère messianique (cf. Isaïe 9,5 : «*on lui a donné ce nom : (...) Prince de la paix*» ; Michée 5,4 : «*Celui-ci sera paix*»). Mais, de plus, Luc reprend ici l'acclamation qu'il avait prêtée aux anges dans la nuit de Bethléem (2,14) : ce Roi exerce vraiment une royauté universelle, sur la terre et dans le ciel. Mais, pour le moment, alors que l'arrivée à Jérusalem indique que la Passion est proche, la paix n'existe encore que «*dans le ciel*» (à comparer à 2,14b : «*sur la terre, paix aux hommes objets de sa complaisance*»).

«Pharisiens» : c'est, en Luc, la dernière intervention de ce groupe d'hommes religieux, choqués par l'identification de Jésus au roi messie, descendant de David. Seuls seront mentionnés désormais, pendant les enseignements de Jésus à Jérusalem et la Passion, «*les grands prêtres, les scribes et les anciens*» et, une seule fois, les Sadducéens (20,27).

«réprimande» : fidèles à l'image qu'en donne Luc, les Pharisiens adoptent un ton d'indignation vertueuse et méprisante. Le même verbe est utilisé par ceux qui veulent faire taire l'aveugle de Jéricho, alors qu'il donne, lui aussi, à Jésus un titre messianique : «*Ils le réprimandaient pour le faire taire, mais lui criait de plus belle : 'Fils de David, aie pitié de moi !'*» (18,39).

«les pierres crieront» : le refus de Jésus est exprimé de façon élégante, mais surtout théologique (comme le montre l'incise solennelle : «*je vous le dis*») : si les hommes ne peuvent dire la vérité sur lui, c'est la création tout entière qui l'affirmera. La formule est à rapprocher de la prédication de Jean Baptiste : «*Je vous dis que Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham*» (3,8), qui montre la même docilité de la création à la voix de son Créateur. L'origine en semble être l'oracle du prophète Habacuc : «*Car des murailles même, la pierre crie*» (2,11).



«*pleura*» : c'est la seule occurrence dans les évangiles synoptiques mentionnant cette attitude de Jésus (tandis que Jean 11,35 note les pleurs de Jésus devant le tombeau de Lazare). Le contraste est ici frappant avec la joie que manifestent ceux qui l'entourent ; mais la cause de ces larmes clairement identifiée : «*à la vue de la ville*». Alors que les disciples sont encore dans la joie d'avoir reconnu le Messie de Dieu, Jésus pleure déjà le rejet par Jérusalem de son enseignement et de sa personne, jusqu'à la Passion. Par-delà l'émotion humaine, il s'agit d'un geste prophétique, comparable à celui de Jérémie, présenté d'ailleurs comme un oracle : «*Tu leur diras cette parole : Que mes yeux versent des larmes, jour et nuit sans tarir, car d'une grande blessure est blessée la vierge, fille de mon peuple, d'une plaie très grave*» (Jérémie 14,17).

«*si tu avais compris*» : l'oracle sur Jérusalem de ces trois versets est très proche de celui de 13,34 : Jésus y exprime la même tendresse pour la ville, la même tristesse devant son rejet. Face à la bonne nouvelle du salut, la liberté de Jérusalem – c'est-à-dire de tout homme – reste entière (cf. les paroles du roi, dans la parabole des mines, qui donne décidément beaucoup de clés pour comprendre tout ce passage : «*Je te juge sur tes propres paroles*», 19,22).

«*le message de paix*» : c'est l'annonce des anges, dans la nuit de Bethléem (2,14) ; et c'est sans doute, selon Luc, ce que Jérusalem n'a pas accepté : que le messie soit un roi pacifique pour tous les hommes, comme l'explique Pierre dans son discours au païen Corneille : «*Il a envoyé sa parole aux Israélites, leur annonçant la bonne nouvelle de la paix par Jésus Christ : c'est lui le Seigneur de tous*». La formulation cependant reprend celles des prophètes (cf. Isaïe 52,7 ; Nahum 2,1) ; Paul en déploiera tout le sens théologique : «*C'est lui qui est notre paix, lui qui des deux peuples (les juifs et les païens) n'en a fait qu'un, (...) pour créer en sa personne les deux en un seul homme nouveau, faire la paix, et les réconcilier avec Dieu, tous deux en un seul Corps, par la croix*» (Éphésiens 2,14-16).

«*demeuré caché*» : la formulation passive, qui indique l'action de Dieu, montre que l'aveuglement de Jérusalem, s'il est d'abord le fait de sa décision libre, entre aussi dans le dessein divin (cf. de même 8,10, citant Is 6,9). Mais, loin de nier la liberté de l'homme ou de l'enfermer dans quelque fatalité, ceci, dans la perspective biblique, donne

sens aux échecs humains ou aux catastrophes historiques : le Seigneur permet en effet le châtiement, en raison des fautes commises, mais toute l'histoire d'Israël montre qu'il pardonne et vient ensuite en aide à son peuple dans la détresse. Paradoxalement, c'est donc affirmer que la rupture n'est pas définitive et que l'espérance demeure (pour la compréhension théologique de l'attitude d'Israël par rapport à la révélation, cf. l'épître aux Romains, en particulier le chapitre 11 : «*Je ne veux pas vous laisser ignorer ce mystère : une partie d'Israël s'est endurcie jusqu'à ce que soit entrée la totalité des païens...*»).

«*des jours viendront*» : formulation traditionnelle chez les prophètes pour annoncer le châtiement imminent. Luc énonce les conséquences du refus de Jérusalem sous la forme d'un oracle (v. 43-44) entièrement composé de citations et d'allusions bibliques (Isaïe 29,3 ; Jérémie 52,4-5 ; Ezéchiel 4,1-3 ; 21,27 ; Osée 10,14 ; 14,1 ; Nahum 3,10 ; Psaume 79,1...). Ces textes concernaient à l'origine la ruine de Jérusalem par les soldats de Nabuchodonosor en 587 av. JC ; il n'est donc pas nécessaire d'y voir une prophétie (encore moins une description) de la destruction de Jérusalem par les armées de Titus, en 70.

«*pierre sur pierre*» : voilà les pierres qui «*crieront*» (cf. 19,40) : celles de la ville qui n'a pas su lire «*les signes des temps*» (12,56) et reconnaître le Messie de Dieu.

«*visitée*» : encore un mot repris des écrits de la Première Alliance. La «*visite*» – terme emprunté au vocabulaire des institutions publiques –, la visite de Dieu signifie son intervention dans la vie d'un homme ou du peuple, pour apporter la vie (Psaume 65,10), la fécondité (Genèse 21,1), la libération (Genèse 50,54 ; Jérémie 29,10), le salut (Exode 3,16 ; Psaume 80,15), mais aussi le jugement (Sagesse 10,7.13) et le châtiement (Sagesse 14,11 ; Jérémie 6,15 ; 23,34). En Luc, le terme ouvre le cantique de Zacharie, bénissant le Seigneur qui «*a visité et délivré son peuple*» (1,68). Et, repris dans les deux versets, il exprime la différence d'attitude entre ceux qui, à la vue de la résurrection du fils de la veuve de Naïm, ont glorifié Dieu «*en disant : 'Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple'*» (7,16), et Jérusalem qui a refusé de croire lorsque Jésus y a enseigné, et n'a pas voulu reconnaître que «*le temps*», annoncé par les Écritures, de la visite de Dieu était arrivé.



► Allons à la rencontre du Christ

Venez, gravissons ensemble le mont des Oliviers ; allons à la rencontre du Christ. Il revient aujourd'hui de Béthanie et il s'avance de son plein gré vers sa sainte et bienheureuse passion, afin de mener à son terme le mystère de notre salut.

Il vient donc, en faisant route vers Jérusalem, lui qui est venu du ciel pour nous, alors que nous étions gisants au plus bas, afin de nous élever avec lui, comme l'explique l'Écriture, au-dessus de toutes les puissances et de tous les êtres qui nous dominent, quel que soit leur nom. Mais il vient sans ostentation et sans faste. Car, dit le prophète, il ne protestera pas, il ne criera pas, on n'entendra pas sa voix. Il sera doux et humble, il fera modestement son entrée.

Alors, courons avec lui qui se hâte vers sa passion ; imitons ceux qui allèrent au-devant de lui. Non pas pour étendre sur son chemin, comme ils l'ont fait, des rameaux d'olivier, des vêtements ou des palmes. C'est nous-mêmes qu'il faut abaisser devant lui, autant que nous le pouvons, par l'humilité du cœur et la droiture de l'esprit, afin d'accueillir le Verbe qui vient, afin que Dieu trouve place en nous, lui que rien ne peut contenir.

C'est ainsi que nous préparerons le chemin au Christ : nous n'étendrons pas des vêtements ou des rameaux inanimés, des branches d'arbres qui vont bientôt se faner et qui ne réjouissent le regard que peu de temps. Notre vêtement, c'est sa grâce, ou plutôt c'est lui tout entier que nous avons revêtu : Vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ. C'est nous-mêmes que nous devons, en guise de vêtements, déployer sous ses pas. Au lieu de branches de palmier ; il nous faut donc apporter les trophées de la victoire à celui qui a triomphé de la mort. Nous aussi, en ce jour, disons avec les enfants, en agitant les rameaux qui symbolisent notre vie : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël !

Saint André de Crète, archevêque de Cortyne en Crète, au VIII^e siècle

Sermon pour les Rameaux, PG 97, 1002-1003

Prier

Seigneur Jésus, tu entres dans Jérusalem, toi le Roi doux et humble, toi le Maître qui enseignes avec autorité et bienveillance, toi le Seigneur qui viens te faire le serviteur de tous. Tu vois nos cœurs faibles et partagés, à l'image de la Ville sainte, qui t'accueillent avec joie et souvent te rejettent. Viens en aide à notre manque de foi et sois notre force, toi qui es Sauveur. Fais de nous ces enfants heureux qui courent à ta rencontre et reconnaissent en toi celui qui vient accomplir les promesses et nous conduire en la Jérusalem céleste, là où le Père nous prépare, par-delà les divisions et les épreuves, «une masse éternelle de gloire», toi qui règnes avec lui dans les siècles. Amen.



Contempler

L'icône de l'entrée du Seigneur à Jérusalem

Îcône traditionnelle écrite par une sœur des Fraternités de Jérusalem

Bien que de facture moderne, l'icône obéit à des canons préétablis dont le but est non pas de brider la créativité mais de préserver la signification théologique de l'œuvre. Avant d'être une œuvre d'art, – ce qu'elle est souvent aussi ! – une icône est une parole sur le mystère de Dieu, parole qu'il faut savoir lire et interpréter en fonction des critères propres à la tradition dont elle provient. Tout a un sens dans une icône : la taille et la position des personnages, la couleur de leurs vêtements, le style de l'arrière-plan, l'orientation des visages... C'est pourquoi il ne faut pas craindre de prendre du temps pour en déchiffrer pleinement le message.

Le cadre

Selon des proportions des 2/3 1/3, l'icône est approximativement coupée en deux. D'un côté la montagne – sans doute le mont des Oliviers, dont on remarque la perspective inversée qui accentue encore l'effet d'opposition des deux espaces –, de l'autre une ville ceinte de murailles et aux toits colorés, Jérusalem, au milieu de laquelle pointe le dôme du Saint-Sépulcre. Cet

anachronisme ne doit pas nous choquer, l'icône portant avant tout un message théologique et symbolique : c'est bien pour mourir que Jésus se dirige vers Jérusalem. Entre ces deux espaces – comme pour préfigurer celui sur lequel Jésus sera élevé, l'arbre de la croix –, un arbre se dresse, aux branches duquel sont agrippés quelques enfants. Ils rappellent Zachée, monté dans son arbre pour apercevoir Jésus, et ressemblent à leurs compagnons du bas de l'icône.

Les personnages

On retrouve la même opposition entre deux groupes : à gauche, le groupe des disciples qui suivent Jésus d'un air décidé, tendant la main en direction de la ville. Jésus les regarde ostensiblement, tourné vers l'arrière et non vers la ville ou encore vers cet autre groupe venu l'accueillir, palmes à la main. Les deux groupes se font face, comme pour signifier l'affrontement inévitable qui découlera de la rencontre. Seuls les enfants, dont le vêtement blanc rappelle l'innocence et préfigure la victoire de celui qui s'avance pourtant vers sa mort, échappent à la tension qui marque la scène. Joie et tristesse y sont inextricablement mêlées : au milieu des chants et des danses, Jésus s'avance vers sa Passion en tenant d'une main le rouleau des Écritures et en bénissant de l'autre.

